

lorsqu'ils supposent toutes les actions vitales régies par un principe intelligent, chargé de veiller à la conservation du corps, soit en santé, soit pendant les maladies. Dans les inflammations sympathiques, au contraire, la nature semble se méprendre sur les moyens de faire cesser l'embarras, puisqu'elle déploie ses forces dans un point éloigné de celui où réside l'agent qui l'opprime.

III. Les inflammations idiopathiques et sympathiques se prêtent à des méthodes rationnelles de traitement. Celui des inflammations spéciales est au contraire presque entièrement livré à l'empirisme. L'expérience seule, en constatant les vertus de certaines substances ou de certaines pratiques, a appris à combattre la maladie vénérienne par le mercure et quelques autres médicamens; elle seule a fait connoître les avantages de l'inoculation, et les inestimables bienfaits de la vaccine. Ces inflammations réclament des méthodes spéciales et des remèdes spécifiques. C'est ainsi que l'inflammation vénérienne de la gorge subsiste et récidive, si l'on se contente de la combattre par la saignée ou les évacuans, et ne disparoit tout-à-fait que par la guérison de la syphilis.

Les phlegmasies spécifiques dépendent toutes de l'action de certains principes contagieux, susceptibles de se mêler à nos liquides. Néanmoins le sang n'offre jamais des qualités virulentes; les divers virus exercent leurs ravages sur le système

lymphatique qui les absorbe. C'est aussi sur ce système qu'agissent principalement les remèdes à l'aide desquels on les combat. Le sang des vénériens, des hydrophobes, des pestiférés, ne peut servir à l'inoculation de ces maladies; mille faits l'attestent. La lymphe, altérée par le mélange des principes hétérogènes, les porte, il est vrai, dans la masse du sang; mais ils y sont bientôt altérés, neutralisés ou détruits; moins par la rapidité du mouvement circulatoire, la vive agitation du liquide, la collision de ses molécules, que par l'oxidation qu'ils éprouvent dans le poumon, au moment même où ils viennent d'être mêlés au sang.

L'oxigène paroît être la substance la plus capable de dénaturer les venins; la cautérisation des plaies envenimées, par le moyen du feu et des caustiques, ne fait peut-être que combiner l'oxigène avec le poison dont il émousse l'activité. Les meilleurs caustiques sont ceux qui cèdent le plus facilement et le plus promptement une grande quantité de ce principe, tels que le muriate mercuriel oxigéné, l'acide nitrique. L'acide muriatique oxigéné est le meilleur antidote contre toute espèce de méphitisme; on éteint l'activité du virus syphilitique en le triturant avec un oxide de mercure; les virus variolique et vaccinal exposés à l'air perdent leurs qualités contagieuses: on ne peut inoculer la vaccine lorsque la pointe de la lancette est oxidée. La ventilation est le meilleur moyen de purifier les vêtemens dont se sont servis

les pestiférés. Tout porte donc à croire que l'oxigène absorbé par la respiration, corrige ou détruit les virus que la lymphe introduit dans le système des vaisseaux circulatoires.

C'est pour avoir placé dans le sang les diverses altérations des liquides, que les partisans de la médecine humorale ont succombé dans leurs disputes contre les solidistes. Il n'a pas été difficile de leur prouver que le sang étoit exempt de toute acrimonie, lorsque les humeurs lymphatiques étoient évidemment altérés. On pourroit dire qu'ils n'ont été vaincus dans cette guerre que pour avoir mal choisi le champ du combat. Terminons cette digression, et passons de suite aux inflammations gangréneuses.

IV. Nous les avons déjà distinguées de celles où la mort ne survient que par l'excès de l'inflammation; car, comme toute inflammation peut être excessive, toutes peuvent se terminer par la gangrène. Mais celles qui tendent à cette terminaison, méritent bien de former un ordre particulier et distinct. La gangrène survient, dans les premières, par l'excès des forces; elle dépend ici de l'excès de la foiblesse: les débilitans, la saignée, peuvent seuls empêcher la gangrène dans le premier cas; on ne la prévient qu'en modérant l'inflammation, qu'il faut au contraire activer, dans celui-ci, par l'administration des toniques et des applications irritantes. C'est ainsi que, dans le traitement de l'anthrax et de la pustule maligne, le chirurgien

exprimenté ne se laisse point imposer par les apparences trompeuses d'une inflammation de mauvaise nature, ne prescrit point la saignée, mortelle en pareil cas, et ne couvre pas la tumeur d'un cataplasme relâchant, qui ne feroit qu'augmenter la foiblesse, mais ordonne les cordiaux les plus énergiques, tandis qu'il applique les irritans, ou même les caustiques, sur la partie enflammée. Cette cautérisation, par le moyen du feu, du muriate d'antimoine liquide, ou de l'acide sulfurique, est indispensable dans le traitement du charbon et de la pustule maligne. Les remèdes fortifiants, les cataplasmes faits avec des substances âcres et irritantes, ne suffisent point pour réveiller l'action vitale engourdie. Il faut cautériser la partie frappée d'inflammation gangréneuse; c'est le seul moyen de borner les ravages de la gangrène. On doit sacrifier une portion à la conservation du tout. J'ai nombre de fois arrêté, par l'application du muriate d'antimoine liquide, les progrès de la gangrène dans ces anthrax de la face, extrêmement communs à l'hôpital Saint-Louis, où, dans les premiers temps de mon séjour, on envoyoit tous les malades atteints d'affections charbonneuses.

Dans ces cas, l'administration du vin, pris pour boisson ordinaire, les juleps camphrés, les potions cordiales, doivent être combinés avec l'application des caustiques: on ne sauroit trop multiplier les secours quand le péril est extrême.

Toute inflammation dans laquelle la langueur des forces circulatoires est annoncée par la foiblesse du pouls, rentre dans l'ordre des inflammations gangréneuses, puisqu'elles sont caractérisées par la coexistence de l'adynamie générale, et d'une excitation locale; toutes aussi réclament le traitement fortifiant. J'ai vu la gangrène frapper la verge, chez deux individus attaqués d'une fièvre adynamique pendant le cours d'une blennorrhagie. Lors donc que la prostration des forces vient compliquer une inflammation, quel que soit son siège, ne craignez point de l'augmenter par l'emploi des toniques.

Ce n'est pas seulement à la foiblesse du pouls, à la prostration des forces, que l'on reconnoît les inflammations gangréneuses, telles que l'anthrax et la pustule maligne; l'aspect de la partie affectée, les causes à l'influence desquelles les malades ont été soumis, servent à les faire distinguer des autres inflammations. Ainsi, la couleur du charbon est livide; la rougeur inflammatoire, exactement limitée, ne se dissipe pas insensiblement en allant du centre vers la circonférence; dans la pustule maligne, une pblyctène se forme, la peau se colore d'un rouge pâle, l'enflure semble autant œdémateuse qu'inflammatoire; enfin la partie affectée offre un aspect cadavéreux, que les Latins ont exprimé par le terme de chairs *lurides*.

Après avoir défini l'inflammation, étudié ses phénomènes caractéristiques, parlé de ses diverses

terminaisons, traité de ses différences suivant les tissus affectés, et suivant le *génie* ou la nature essentielle de la maladie, il convient d'appliquer les principes que nous avons établis aux inflammations dont l'histoire et le traitement appartiennent spécialement à la chirurgie; ce sont le phlegmon, l'érysipèle, le furoncle, l'anthrax et la pustule maligne. Ces diverses espèces d'inflammations appartiennent également à la médecine: nouvelle preuve de l'indivisibilité de ces deux branches du même art.

## DU PHLEGMON.

On donne le nom de phlegmon, mot dérivé du grec φλέγω, je brûle, à l'inflammation du tissu cellulaire; et comme ce tissu entre dans presque toutes les parties de l'organisation, qu'il paroît surtout contribuer essentiellement à la formation du parenchyme ou tissu propre des viscères et des glandes, l'inflammation phlegmoneuse est une des espèces de phlegmasies les plus fréquentes. La péripneumonie, l'hépatite, la néphrite, etc., lui appartiennent; mais il ne sera question dans cet article que du phlegmon externe, soit qu'il ait son siège dans le tissu cellulaire sous-cutané, soit qu'il s'étende à celui qui sert de gaine aux muscles, lie ces organes aux vaisseaux, ou même entre dans la structure des diverses parties constituantes de nos membres.

La cause de phlegmon est toujours locale, c'est-